

Journées du patrimoine 2013

Réflexion sur notre héritage culturel - Mgr Nicolas Brouwet 14 septembre 2013

J'ai eu la joie, depuis que je suis arrivé dans les Hautes-Pyrénées, c'est-à-dire depuis le 25 mars 2012, d'aller inaugurer la restauration de plusieurs églises ou de chapelles. Je cite, dans le désordre, Barbazan-Dessus, Mingot, Mont, Ste Thérèse de Tarbes, Vic-en Bigorre, Uz. Je ne m'y attendais pas. En célébrant la messe au gré des fêtes, des confirmations, des événements divers, j'ai découvert aussi tant d'églises restaurées, au retable remarquable à Julos, à Notre-Dame de Garaison, à Sère... Je pense à toutes les églises dont on m'a parlé et que je n'ai pas encore visitées. Il y a derrière ces restaurations un effort conjoint du Conseil Général, des maires et de leur conseil, de l'Etat à travers le service des monuments historiques, des architectes des bâtiments de France. Je profite de cette journée pour les remercier.

En préparant cet après-midi de commémoration de la loi de 1913, j'ai d'abord pensé aux enfants et aux jeunes. Aux enfants et aux jeunes de nos familles, de nos écoles, de nos paroisses, de nos associations auxquels nous faisons découvrir notre patrimoine. Pourquoi éprouvons-nous le besoin de les emmener visiter cette Abbaye de l'Escaladieu, le château de Lourdes avec son musée pyrénéen, une église de village ou le musée des hussards de Tarbes ? Je crois qu'il y a au moins trois bonnes raisons à cela ; quand un enfant ou un jeune découvre notre patrimoine, il fait une triple découverte :

- Il apprend à être héritier
- Il fait l'expérience du ravissement
- Il s'insère dans une communauté

Voilà ce sur quoi j'aimerais réfléchir avec vous.

1. Il me semble que la première chose que les enfants apprennent face au patrimoine, c'est à recevoir.

Le patrimoine, c'est de dont nous héritons de nos pères. Ils nous ont laissé un héritage. Ils ont fait de nous des héritiers.

Le propre de l'héritier, c'est qu'il a entre ses mains ce qu'il n'a pas construit, ce qu'il n'a pas bâti lui-même. Il a reçu gratuitement. Et il n'est pas si simple, dans la culture actuelle qui est très attentive à l'effort personnel, au désir d'arriver par soi-même, à la construction de ses propres repères, à la liberté prise par rapport à tout ce qui pourrait orienter, il n'est pas si facile d'accepter d'avoir été précédé, de consentir à recevoir un héritage. Il n'est pas si simple, à l'heure actuelle, d'accepter de n'être pas le commencement de tout et de s'inscrire dans une continuité, de se construire à partir de ce qu'on a reçu.

Cela demande d'apprendre à recevoir, à accueillir ce qui nous est transmis. En nous interrogeant pour comprendre ce que nos pères ont voulu nous laisser et nous dire. Devant notre patrimoine, il faut une certaine humilité. Cette humilité, c'est une forme de patience qui consent à découvrir un autre regard, une autre vision, une autre perspective que la sienne ; une forme de patience qui tente de refaire le chemin d'une pensée, de déchiffrer une conception de l'homme, de l'espace, de la ville, de l'avenir...

Je me suis demandé, par exemple, ce qu'un collégien ou un lycéen pouvait comprendre en visitant cette abbaye de l'Escaladieu. En particulier s'il n'a pas été élevé dans la foi chrétienne. Et pourtant, pendant la visite, les questions sont nombreuses. Sur la vie des moines, leurs motivations pour entrer au monastère, le sens de la prière liturgique dans l'abbatiale, les aspects pratiques de leur vie quotidienne. C'est un monde qui s'ouvre devant eux ; monde que, souvent, ils ne connaissent pas. Et qui les interroge sur les raisons de se retirer du monde, de ne pas chercher les richesses, de vivre en communauté, de jeûner, de chanter, de prier... Pourquoi des hommes qui ont habité sur la même terre que moi ont-ils vécu ainsi ? Pourquoi ce lieu, même s'il n'est plus habité, me semble-t-il infiniment respectable ? Pourquoi ai-je l'intuition que cette vie – même si je ne m'y sens pas attiré - comporte des richesses dans laquelle je peux puiser et me construire : la joie de vivre ensemble, la distance prise par rapport aux biens matériels, la fidélité, la fraternité... ? Comme héritier, comment puis-je bâtir moi-même maintenant à partir de cela ?

En visitant les richesses de notre patrimoine, un enfant, un jeune apprend qu'on ne construit pas en faisant table rase. Mais qu'on développe son propre génie en acceptant de recevoir, d'être précédé ; en consentant à être redevable à nos pères, en accueillant avec respect ce que les générations précédentes ont élaboré avec passion.

Quand l'enfant a accepté de se tenir dans une telle disponibilité d'esprit vis-à-vis de son héritage, la première chose qu'il peut en tirer, c'est une espérance sur lui-même. « *Notre héritage est nôtre*, disait Dominique Ponnau, ancien directeur de l'École du Louvre, *non parce que nous le posséderions, mais parce que nous lisons en lui la grandeur qui est en nous* » (Labours sur la Mer, Parole et Silence, 2010, p. 71). Cet héritage nous met devant les possibilités, les richesses infinies de notre humanité, devant son intelligence, sa curiosité, sa créativité et son habileté. Oui, nous sommes capables d'imaginer, de penser, de construire cela. Et c'est pourquoi la vue de notre patrimoine nous éveille à nous-mêmes. Il nous montre ce dont nous sommes capables. Non pour répéter mais pour créer à notre tour. Comme si nos pères avaient ouvert des voies – un peu comme en montagne – et qu'il nous appartenait d'en ouvrir d'autres mais en empruntant d'abord les leurs. Pour aller plus loin.

Voilà ce qu'est la culture par laquelle chacun grandit et s'humanise, par laquelle chacun se cultive lui-même, cultive son humanité par la puissance de sa raison. Mais il se cultive ainsi à partir de ce qu'il a reçu.

2. L'enfant qui découvre notre patrimoine fait une seconde expérience.

En accédant à la culture il développe aussi ses capacités d'admiration et de contemplation. Il fait l'expérience du ravissement. Le ravissement, c'est le mouvement qui se produit à l'intérieur de soi lorsqu'on est en présence du beau. La beauté est une révélation : la révélation de ce qui était invisible à un premier regard et qui, tout à coup, nous est dévoilé.

Il y a un très beau Christ dans l'abbaye de Saint-Savin. Il est crucifié mais son visage est emprunt d'une grande douceur. Il regarde vers le bas, vers celui qui se tient là, en visite ou en prière. Certain pourrait se demander s'il est réaliste que ce visage reflète une telle paix alors que la souffrance du condamné est certainement à son paroxysme. Mais le sculpteur a voulu parler d'autre chose. Il a voulu montrer ce qu'il est impossible de voir avec des yeux de chair, ce qu'il y a à cet instant dans le cœur de Jésus malgré la souffrance : une confiance absolue en Dieu son Père et une tendresse infinie pour les hommes. Il a voulu que celui ou celle qui s'approcherait de ce crucifix fasse l'expérience de la paix et de l'espérance qui habitent le crucifié.

Ce que notre entendement a du mal à se représenter et à mettre en mots, voilà ce que la beauté nous dévoile. Nous sommes proprement ravis, élevés, enrichis parce que nous est révélé tout à coup un aspect de la réalité qui nous était caché. C'est pour cela que nous sommes touchés par l'intériorité d'un visage, comme par l'harmonie d'une façade, la lumière d'un tableau ou le mouvement d'une sculpture : parce que notre regard s'élargit. Et cet élargissement de notre horizon, cette élévation, nous met dans la joie.

Un enfant doit faire l'expérience de ce ravissement, de cette révélation, pour comprendre que tout ne se dit pas avec des mots, que tout ne s'exprime pas en concepts. Qu'il y a une part de nous-mêmes qui se dévoile autrement ; et que ce langage de la beauté nous fait pénétrer dans les profondeurs de l'homme, dans la richesse de son esprit et de son cœur.

Par la contemplation de ce qui est beau, de ce qu'il trouve beau, un enfant apprend un autre rapport au monde que le rapport technique. Il comprend que le monde qui l'entoure et les personnes qu'il rencontre ne sont jamais réductibles à ce qui est rentable, efficace, utile, rationnel ou quantifiable.

3. Cet enfant, en apprenant à connaître notre patrimoine, fait une troisième expérience, celle d'appartenir à une communauté.

Si j'ai bien compris, le classement s'impose, même à un propriétaire privé. Il y a un patrimoine qui, en même temps qu'il appartient à un individu, appartient aussi, en quelque sorte, à tous. Je ne sais pas si j'utilise les termes exacts. Il me semble qu'un propriétaire privé ne peut disposer à son gré d'un monument ou d'un objet classé parce qu'il appartient à la nation toute entière. Au point que nous pouvons dire que ce patrimoine est *nôtre* ; qu'on ne peut y toucher sans toucher à cette communauté que nous formons, communauté de destin

rassemblé par une culture commune ; ce que j'appelle une nation. Regardez comme nous serions certainement tous blessés si, pour combler un déficit, nous vendions des statues du Louvre à de riches collectionneurs

Si je dis cela, c'est parce que l'enfant qui apprend à connaître notre patrimoine, *son* patrimoine, prend aussi conscience qu'il n'est pas seul devant cette œuvre mais qu'il s'y tient avec ceux qui sont héritiers en même temps que lui ; et que ce qu'il a reçu, il le reçoit avec d'autres. Que cet héritage est *commun* et que, par conséquent, il nous relie, il nous rassemble. L'enfant prend conscience que son histoire n'est pas seulement une histoire individuelle, mais qu'elle est aussi une histoire collective.

Je suis marqué, depuis que je suis ici, par l'attachement des habitants d'un village à leur église. Dans beaucoup d'entre elles il n'y a plus de prêtre pour célébrer la messe chaque dimanche. Mais l'église est un lieu qui rassemble. Pas seulement pour les baptêmes, les mariages, les obsèques ou les fêtes de village. Elle rassemble parce qu'elle est là. Comme un point de référence ; comme un point de ralliement. Ce n'est pas le seul mais c'en est un. Et souvent, entourée du cimetière, elle est comme l'âme de la communauté ; elle tisse des liens entre les générations ; elle se dresse comme la maison de tous ; elle est le témoin d'un passé et d'un présent commun ; elle est un lieu et un signe du rassemblement.

Je conclus. Il se peut que, si un enfant n'apprend pas à recevoir ce patrimoine, si ce patrimoine ne lui est pas transmis, expliqué, remis, il risque de ne pas se comprendre comme un héritier. Et de grandir sans racine, sans mémoire ; et en particulier de cette mémoire commune que nous offre notre patrimoine. Il risque de devenir un étranger dans sa propre communauté parce qu'on ne lui a pas appris qu'il a entre ses mains un héritage qui va l'aider à se comprendre lui-même, à comprendre les autres ; un héritage qu'il a la responsabilité de préserver et d'enrichir.

De manière assez paradoxale en sauvegardant, nous ne restons pas figés dans le passé mais nous ouvrons un avenir. En aidant les enfants, les jeunes de nos familles à se comprendre eux-mêmes et à s'insérer dans une communauté forgée par son histoire et sa culture.